

Images grecques

Autor(en): **Jacquet, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **13 (1940)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-121257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

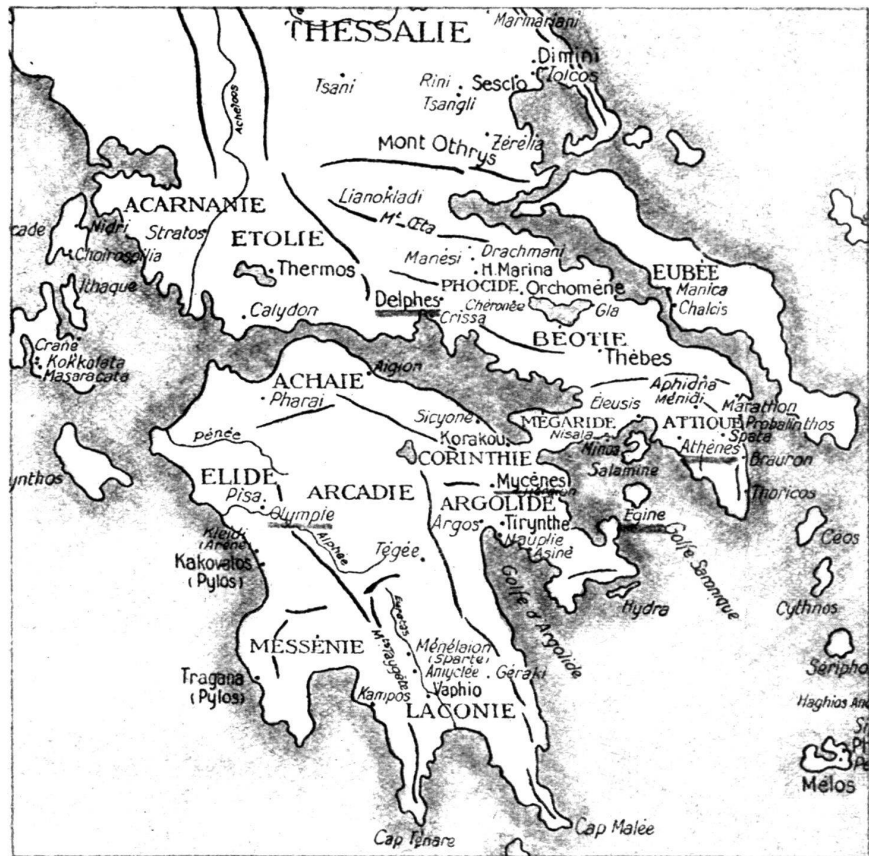
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IMAGES GRECQUES



Carte de la Grèce antique.

Sitôt après avoir brillamment terminé ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Genève, notre jeune collaborateur entreprit un voyage d'étude en Grèce, fort malencontreusement interrompu par la mobilisation générale. Ces impressions de voyage portent l'empreinte d'un tel enthousiasme qu'elles feront oublier un instant à nos lecteurs les difficultés des temps actuels, en évoquant, dans le passé, une époque glorieuse dans un paysage radieux.

Les photos ont été obligeamment mises à disposition par Ernest Martin, architecte.

La rédaction.

L'Attique, la mer Egée, l'Argolide, l'Elide, la Phocide, serons-nous les derniers avant la grande débâcle, à entendre chanter les noms qui jalonnent ce voyage, promenade dans le temps, crépuscule d'un éternel matin, l'espace ne comptant plus que comme dimension négligeable et obligatoire, comme contingence ennuyeuse, mais nécessaire ?

Laissons de côté le pittoresque facile du départ, de la route, des aventures de voyage, dans lequel s'est gargarisée toute une littérature chichement romancée, basée la plupart du temps sur le rapport qui existe entre l'imagination pléthorique d'un écrivain aventureux, et la stérilité indigente d'un lecteur avide d'instruction à bon marché, tout heureux de trouver un guide aux admirations bien mâchées par des générations de globe-trotters en mal de lyrisme passe-partout ! Si l'on pouvait résoudre un tel rapport, on risquerait fort de ne trouver au quotient qu'un zéro tout rond, dodu et propre comme la nullité même, tous feux dehors pour illuminer l'angle mollement obtus de ces intelligences

sans grâce. Abandonnons à leurs délices ces malheureux, laissons les cornacs de Cook guider leurs tristes caravanes vers des horizons invariables, fuyons ces bavards à kodacks, qui iraient au bout du monde s'il existait, croyant combler le vide de leur cœur sec !

Sommes-nous donc plus cultivés que les Anciens et les Renaissants, puisque leurs cultures et leurs expériences s'ajoutent aux nôtres pour faire un tout plus complet ? Ne pas oublier qu'aussi nous sommes les héritiers des Baroques, et surtout des Romantiques, qui ont tout fait pour nous faire oublier ce qui s'était passé avant eux, passé que nous apprécions d'ailleurs bien davantage, par contre coup ! Rétablissons l'équilibre, équilibre qu'il faudra « classique », entre les pathétiques débordements de ces orgueilleux, qui se livraient corps et âmes en pâture publique et impudique, et la sécheresse dont nous avons empreint notre cœur. Evitons ces contacts trop prolongés de nos expériences personnelles, oublions toutes les « Nuits » de tous les « Enfants du siècle », sensuels larmoyants flétris de choses ressassées, et



Mycènes : La porte des Lionnes, vue de l'intérieur de la citadelle. Mycènes fut un des centres de la civilisation préhellénique (env. 1400-1200 av. J.-C.) illustrée par l'Illiade d'Homère.

c'est alors que toutes ces cultures se fondront en un tout, pour donner un art probe, clair et vivant. Alors notre sincérité deviendra lyrisme, alors seront rétablies à leurs justes places ces valeurs de l'esprit et ces valeurs de l'amour. L'art le plus pur, dans le pays le plus beau, dans l'Attique, est né de l'union la plus intime, la plus équilibrée, du Dorien et de l'Ionien. Dionysos et Apollon ne sont pas ennemis, puisqu'ils se complètent : abandonnons à leurs querelles leurs disciples trop zélés, et trop exclusifs. Nous savons, et c'est la Grèce qui nous le dit, où est la lumière : c'est déjà ne plus être dans l'obscurité, si ce n'est pas encore le plein soleil.

•

L'eau et le printemps ont toujours été l'expression la plus complète et la plus concrète de ce qui ne doit jamais vieillir. Mais la lumière de la Grèce, si douce, si pénétrante, est bien faite pour engendrer d'immortelles conceptions de l'esprit. Si les temples sont détruits, la lumière nous reste, solide, vivante, douce comme un galbe. Ce sont de semblables rayonnements qui devaient illuminer l'inspiration de La Fontaine, de Pousin, de Mozart...

•

Mycènes, Tirynthe, décor toujours vivant des poésies homériques. Paysage vertigineux, plus tragique encore

que celui de Delphes, où la vue ne peut pas se reposer sur le calme de la mer, forteresse énorme et raffinée, où, durant trente ans, parmi les bijoux, la pourpre, les robes et les voiles, les parfums et les fards, Pâris et Ménélas payèrent les sourires d'Hélène. L'art de ce temps, même en ses œuvres les plus sûrement indigènes, est orientaliste, avec les caractères que ce mot implique : l'amour de la parure et de la pompe, du brillant et de la couleur, de la richesse et du clinquant même. Et, là-dessus, continuellement, le spectre de la guerre, de la lutte pour défendre ces richesses, d'où ces murs énormes, ces souterrains imprenables, ces courtines, ces créneaux formidables. Leurs temples aux frontons couverts de céramiques, leurs métopes à fonds bleus, et leurs statues polychromées se rapprochent certainement plus de l'art de la Perse que du nôtre. Comme on comprend, à travers les tragédies de Racine, tous les forfaits commis par Agamemnon, Oreste, Hermione ; trois mille ans n'ont pu effacer dans la mémoire des hommes et des poètes le souvenir sinistre de ces Atrides héroïques et tourmentés.

•

Pour se rendre à l'Hiéron d'Asclepios, on part de Nauplie avant le lever du soleil : la montée est rude, à travers les oliviers d'abord, puis les vignes et les



Mycènes : La porte des Lionnes.



Temple d'Egine.

Panorama pris du Temple d'Egine. Egine fut quelque temps la rivale d'Athènes. Elle connut (env. 500 av. J.-C.) une prospérité inouïe et déploya une activité colonisatrice remarquable.





champs. Fourbu, on arrive à midi dans un cirque magnifique : point de temple ici, mais un stade, un théâtre, des bains, des hôtels. Le soleil est dur, les pierres surchauffées réverbèrent la lumière : montons aux derniers gradins du théâtre, les bâtiments s'étendent devant nous, on peut en lire les plans tracés sur le sol, ponctués de temps en temps par une colonne encore debout. L'image du dieu-médecin, qui hantait les rêves lourds des malades et l'esprit de ses prêtres, est loin définitivement de cette dévastation : Esculape, ses oracles, ses sacrifices, on ne peut que tristement sourire, dernier sacrilège d'une génération scientifique, qui a aussi ses villes d'eaux, ses temples à la santé, idéal éternel de notre pauvre guenille !

Egine, disaient les Grecs, est une verrue dont il faut se défaire : ville impossible à réduire, rasée tous les demi-siècles, toujours reconstruite, vivante, immortelle. Et son temple, qui domine la mer Egée, et dont il faut mériter la contemplation par une marche dans les bois, taillis, sentiers de mulets ; enfin, le temple solitaire, dépouillé, debout encore et toujours : au fond, le Pirée, Salamine, une pensée aux vaisseaux perses coulés au large, trop orgueilleux de n'avoir plus voulu être traités de barbares ! Quelle vue, et après, se tourner vers le Temple ! Et comme alors le cœur bat plus vite, et non plus de fatigue ! Première vision de la Grèce, inoubliable, antique, intelligente, formidable sans phrases, sèche, pure, sans bavures ! Pureté du paysage, de l'architecture, saveur du parfum des pins et des oliviers, charme

de la Provence, mais mille fois plus ardent... Nous en sommes, de cette race, mais à ses frontières : c'est à nous de défendre son héritage, si nous voulons la revendiquer.

Après des kilomètres de poussière, de désert, de soleil, s'arrêter dans une « taverna » isolée, s'asseoir sur la margelle du puits, boire à grands traits, à même le seau grinçant et glacé... Dans la salle de terre battue, aux murs de chaux, dévorer un repas de fromage de chèvre, de tomates délicieuses et parfumées, d'olives, de vin résiné... A côté, le rythme des métiers, qui tissent des toiles solides et éclatantes. Le vent tiède a fini de couler... Un olivier tout pâle, dont pas une feuille ne bouge, semble concentrer sur lui seul tous les rayons de la chaleur de midi... A ses pieds, toute la basse-cour se presse, amie de l'ombre. Il faut avoir apprécié ces joies simples, faciles, j'allais dire ces joies rondes, tant elles sont pleines et sans défaut, si belles que le cœur bat, longtemps après, à leur souvenir, loin de tout, dans un pays sans époque et sans durée, puisque son moment est éternel. Quelle tristesse nous envahit, d'avoir à repartir, vers la vanité de nos soucis, qui nous paraissent alors si loin, tant ils sont maigres et insignifiants.

« Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine,
A, comme l'océan, son flux et son reflux... »

L'amour du présent qui fuit, la recherche de l'avenir qui se dérobe (l'amour de soi-même à travers les au-

A gauche : Le grand mur polygonal du sanctuaire de Delphes, remarquable par la perfection de son appareil compliqué à joints curvilignes dont les énormes blocs sont couverts d'inscriptions précieuses pour l'histoire (construction après 548 av. J.-C.).

A droite : Les ruines du Gymnase d'Olympie où, autrefois, les lutteurs et coureurs achevaient la période d'initiation et d'entraînement réglementaire avant les olympiades.

Deux cités, deux pôles du monde hellénique : Delphes, au caractère sacré, mystique et divin ; Olympie, au caractère profane, « sportif » et humain.



tres, finalement vénération de l'homme, et angoisse de son destin), ont créé les centres d'attractions, où, pendant six siècles, les Grecs se réconcilièrent, oublièrent leurs querelles : Olympie, Delphes ! Et, avant toute architecture, quels paysages, quels milieux pour l'éclosion du génie ! L'Alphée, tranquille, entoure les ruines olympiques, mollement, dans l'atmosphère la plus douce, irisée ; dans cette atmosphère, le Stade, la Terrasse des Trésors, le Temple, endormis à l'ombre des pins, qui ont tout envahi, qui étendent sur le sol leur tapis d'aiguilles, marche silencieuse, recueillie, à travers les ruines, et Delphes, après, fanfare éclatante, dans le paysage le plus tragique, le plus contrasté, le plus mystique, et le bruit des disputes pas encore apaisé, entre Spartiates et Athéniens, Etoliens et Thessaliens, batailles pour l'autorité que conférait la possession de l'oracle ; cris hystériques de la Pythie ici, recueillement enthousiaste à Olympie, toujours prière.

Pousser la culture et le raffinement de cette culture, jusqu'à la simplicité essentielle, voilà le problème résolu par le Parthénon éternel ; celui de l'avenir plutôt que celui du passé, décor permanent pour les scènes de plusieurs siècles ! Improuvable postulat, que les archéologues, les littérateurs à tous prix essaient depuis un siècle de démontrer. Ils cherchent, avec tant de courage, un galbe ici, une pente là, une courbe de plus ou de moins, un joint, un rien que personne n'ait vu avant eux, et qui est leur preuve par neuf, leur argu-

ment décisif, que c'est la tête pleine de leurs criaileries esthétiques qu'on aborde le Temple. Simplicité du problème à résoudre, simplicité de la solution, condition nécessaire et suffisante de toute beauté, maximum d'une courbe géométrique qui ne fera plus que redescendre. L'exaltation insincère, l'enthousiasme de commande avec lequel on est venu, peu à peu s'effacent comme un mensonge trop factice, pour faire place à une admiration plus motivée, à un enthousiasme plus solide, basé sur une réalité plus forte, qui fait se joindre, à l'art de l'ingénieur le plus accompli, le plus raisonnable, le feu le plus pur dont le cœur d'un artiste ait jamais été embrasé : donner une âme, à travers les inventions de formes, les procédés de constructions, les problèmes statiques résolus, avec, en plus, l'exécution toujours parfaite et vivante, donner une âme à ce temple de pierre, pour en faire un « être » d'une intelligence rayonnante, dépasser ce qui est simplement, uniquement rationnel, c'est atteindre la perfection, c'est faire œuvre divine et durable. Instant éternel, éternelle poursuite vers le feu qui donne la vie, enfin atteint, pour se dérober à nouveau pendant des siècles ! Prométhée enfin délivré !

Quitter la Grèce, retrouver l'Occident, où quelques scorpions sous-alimentés et mécontents, font bruire leurs armes, comme si la seule conquête possible n'était pas celle de l'esprit, qui ne se conquiert pas, mais se donne, parfois...

Pierre JACQUET.



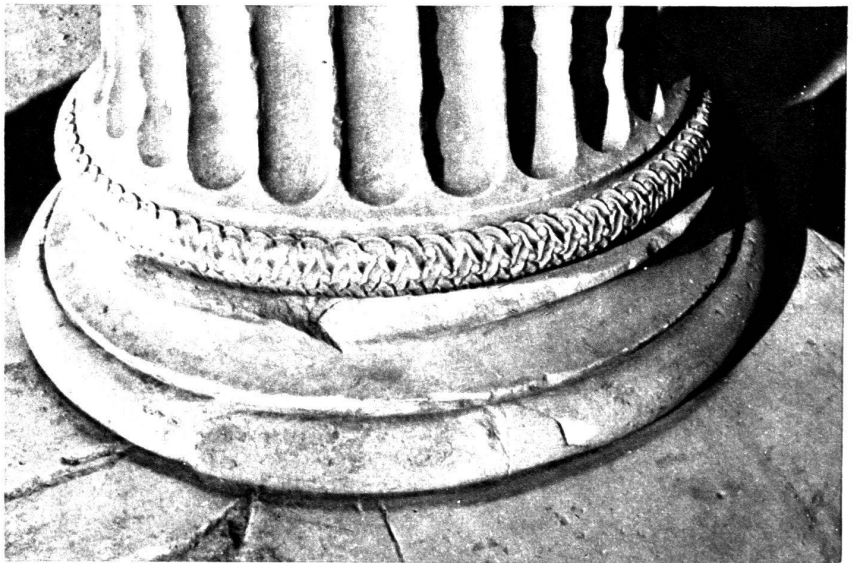
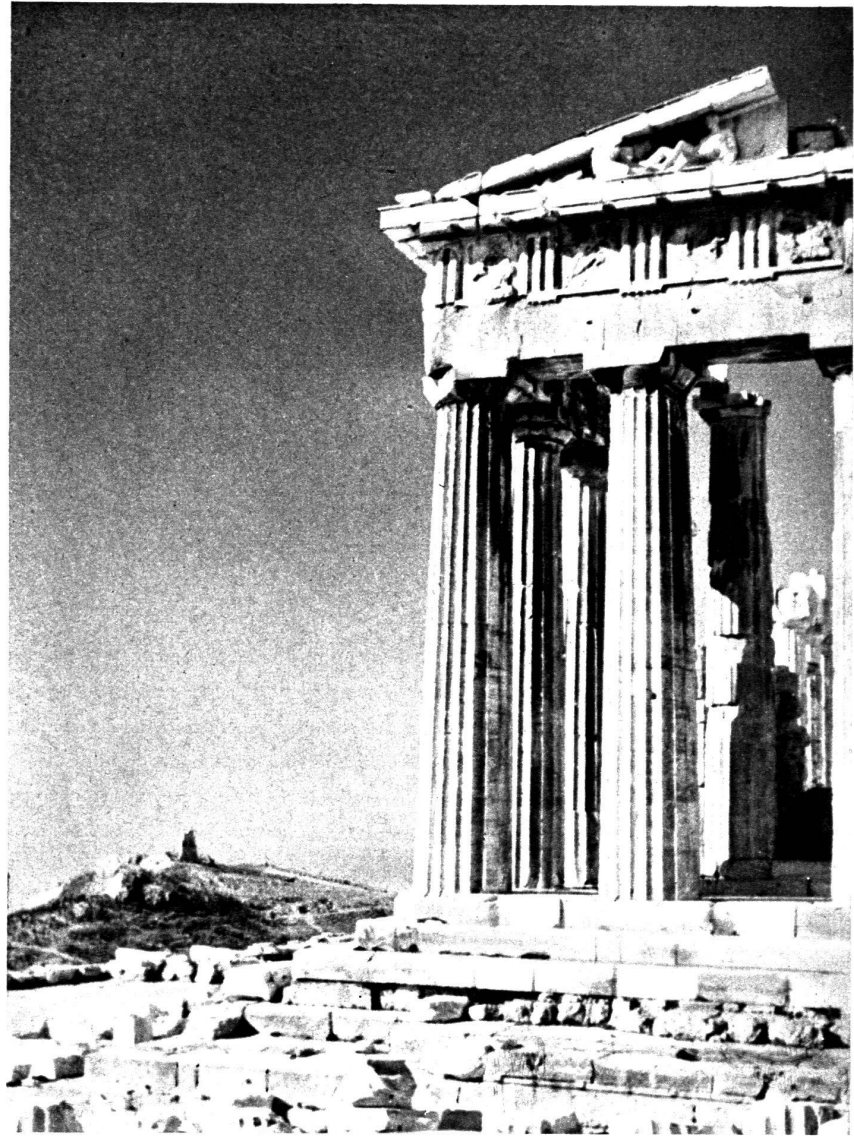
Epidaure, avec le sanctuaire d'Asklépios, fut longtemps le lieu de pèlerinage où se rendaient ceux qui espéraient une guérison miraculeuse.

Le Théâtre d'Epidaure, dont nous voyons ici une partie des gradins, est le mieux conservé des théâtres de la Grèce antique.



Base de colonne dorique.

Le Parthénon, sur l'Acropole, à Athènes, représente un des sommets de l'art grec. Il fut érigé sous la direction de Phidias, au temps de Périclès.
(Inauguration : 438 av. J.-C.).



Base de colonne ionique.